



Mon incomparable père

Francis Ratier

Dans un ouvrage singulier, consacré au Président Wilson, paru plus de trente années après son écriture à quatre mains, William Bullit et Freud, brossent un tableau en creux du père du président américain¹. Ce dernier y apparaît nimbé d'une inquiétante majesté.

La passion du fils pour le père, est la grand affaire de la vie du Président Wilson. Entre soumission et domination, il souffre de son rapport au père qui ne lui laisse que peu de marge de manœuvre. La mort elle-même ne l'en délivre pas.

Homme d'Église et professeur de rhétorique, amoureux sans limite des mots, le père du Président Wilson baigne son fils dans un « trop », de paroles mais aussi dans le vide de la cause que les mots emporterait. Un vide plein de mots toujours susceptibles de prévaloir sur la réalité des faits. La passion des grands mots vides les entraîne tous deux.

Instruit par la Conférence de la paix, lorsqu'il parle du Président Wilson, Clémenceau n'y va pas de main morte : « Il plane au-dessus des faits qui ont l'inconvénient d'être ». C'est aussi l'idée de Freud qui s'attache à reconstituer la genèse de ce rapport lâche à la réalité en le référant au lien que le fils entretient avec son père.

Cette prééminence d'une parole sans point d'arrêt produit des effets désastreux lorsque la vie de Wilson rencontre l'histoire du monde. La passion des mots, l'écartèlement, le conflit entre le mot et la chose trouvent leur matrice dans la vive tension qui oppose passivité, abandon de soi et agressivité de Wilson envers son père. À ce conflit qui n'offre que peu ou pas d'issue dans la réalité telle qu'elle se présente, le Président Wilson substitue celle qu'il fabrique par le maniement du verbe. À la réalité adverse, en impasse, il en oppose une autre plus clémente, davantage conforme à ses désirs, d'une logique toute discursive, un monde de mots éloquents. Toujours là, d'une présence sans défaut mais sans au-delà d'elle-même, sans cause qui l'oriente, mort ou vif, le père s'avère, bien encombrant pour son fils. D'autres objets d'amour que le père peuvent exister pour le Président Wilson, mais aucun s'y égalent. « La plus grande partie de sa libido était [...] tournée vers son père »² et elle le resta toute sa vie au prix d'un violent conflit tout entier polarisé par cet objet électif qui le déchira entre passivité et activité agressive.

Freud lit l'histoire singulière du Président Wilson à la lumière du mythe d'Œdipe et au complexe du même nom, en le considérant « possédé par l'un des principaux démons qui torturent l'homme : un conflit entre l'activité et la passivité envers son père. »³ L'identification au père glorieux et sans faille fournit à la fois un débouché à la motion agressive et un refuge face à l'identification menaçante et féminisante à la mère. Consentement ou refus à la passivité et à la soumission envers le père rythment son existence complexifiée d'une identification à un plus jeune que lui qu'il aime comme son père l'aimait, lui, ou comme il aurait aimé que son père l'aime.

Fils en position féminine et père en position de mère désirante bornent le champ clos de cette tragédie de l'absence de division où le père du Président Wilson endosse le costume monochrome d'un surmoi découplé de l'idéal du moi.

¹ Bullit W., Freud S., *Le Président T.W. Wilson*, Payot, 1990, p. 105.

² *Ibid.*, p. 147.

³ *Ibid.*, p. 190.



Le père du Président Wilson ne se présente pas comme le père de l'Œdipe mettant une borne aux désirs, au nom d'un oui plus fondamental, mais plutôt comme celui de *Totem et tabou*, impossible à satisfaire, qui n'obtient jamais suffisamment de sa progéniture. Père de la loi, sans reste, il tente de s'égaliser au père symbolique. Comme le remarque Francesca Biaggi-Chai⁴, du vide de la forclusion n'émerge pour le Président Wilson, que le surmoi paternel féroce dont Freud ramasse l'injonction : « Tu dois rendre possible l'impossible ! Tu peux accomplir l'impossible ! Tu es le fils bien aimé du père ! Tu es le père lui-même ! Tu es Dieu. »⁵ Cet ordre de mission lui assigne un but rigide : « devenir le grand homme qu'exigeait son surmoi »⁶, son père.

Afin d'assurer cette identification à « l'incomparable père »⁷ de son enfance, la tâche qui s'impose à Wilson est de plus en plus lourde. Il lui incombe d'ordonner l'État, d'apporter aux nations réunies la parole qui sauve et instaure la paix de Dieu. C'est dans ces dispositions psychiques qu'il participe aux rencontres internationales de 1919 qui, sans disposer complètement du sort du monde, en fixe le cadre. Certain d'avoir œuvré à l'instauration d'une paix durable grâce à l'érection de la Société des Nations, il passe, sans égards aux démentis que lui inflige la réalité, les dernières années de sa vie à tâcher d'en convaincre ses concitoyens.

⁴ Biaggi-Chai F., « Le père de la loi et le père de la cause », *La Cause freudienne*, n° 64, octobre 2006.

⁵ Bullit W.-C., Freud S., *op. cit.*, p. 82.

⁶ *Ibid.*, p. 138.

⁷ *Ibid.*, p. 105.